LA GRANDE CHASSE

—

LE CERF ET LES PREMIERS ÉMOIS

Non loin du royaume de France, perché sur une butte de terre, se dressait un château. Sa taille impressionnante suscitait l'admiration des paysans de la région. La forteresse, nichée au centre d'une vaste clairière devant laquelle coulait à ses pieds une petite rivière, avait été à l'origine bâtie par Brient I^{er} au XI^{e} siècle, un petit seigneur vassal du duc de Bretagne. La petite seigneurie de Châteaubriant était entourée de forêts giboyeuses où le seigneur pouvait s'adonner à son activité favorite : la chasse au gibier. Le jour de la Saint-Hubert, sous un climat breton capricieux, aux premières lueurs du jour, Geoffroy IV de Châteaubriant avait engagé une belle chasse au cerf. À l'entrée de la forêt seigneuriale, une noble assistance s'y était présentée sur l'invitation de monseigneur Geoffroy et de son épouse, dame Béatrix. Plusieurs seigneurs de la région dont celui de Vitré, André, proche du seigneur de Châteaubriant, Pierre et Raymond, les frères du seigneur, et plusieurs membres de la famille seigneuriale paradaient à l'entrée de la forêt en échangeant quelques mots. Des

paysans, venus en tant que rabatteurs, observaient avec ravissement tous ces cavaliers. Le chapelain du domaine, vêtu d'une bure délavée et légèrement déchirée, bénissait les participants en marmonnant une prière. Près de lui se tenait Baudouin, le neveu du seigneur et fils de Pierre. Le jeune garçon était de petite taille mais légèrement trapu. Sa chevelure brune et fournie, caractéristique des Bretons, prenait des formes improbables au gré du vent. Il observait les moindres faits et gestes de son oncle. Il se voyait déjà dans la peau d'un seigneur. Il s'était levé à l'aube pour ne rien manquer de ce spectacle.

— Messire, Madame, laissons ce chasseur d'expérience œuvrer et observons, dit le seigneur Geoffroy.

— Nous avons repéré un grand nombre de traces et d'excréments dans cette direction, Monseigneur, dit l'un des chasseurs.

— Mon fils a vu une belle bête ces jours-ci, reprit un autre qui portait une tunique en laine verte maculée de terre sèche et des chausses encore crottées de la veille.

À leur ceinture, les chasseurs portaient un cor de chasse d'un côté et un couteau de l'autre pour terminer leur accoutrement. Un bruit confus se répandait dans toute l'assemblée. Chacun y allait de son commentaire.

— Pensez-vous que ce soit un cerf? demanda une noble dame à son époux.

— Certainement! la forêt en est remplie, lui répondit-il.

Soudain, Geoffroy cessa immédiatement sa conversation et vit, au loin, caché derrière un somptueux chêne centenaire, un magnifique cerf, tel un roi dans son château.

— Halte ! cria le seigneur. Là-bas ! poursuivit-il en montrant du doigt.

L'attention de l'assistance était à son comble. Tous les regards se tournèrent vers l'endroit indiqué. Le bruit laissa place au silence. Le seigneur Geoffroy avait le regard posé sur les lèvres des chasseurs. Tout à coup, le signal fut donné :

— Hardi, mes chiens ! lança un chasseur.

— Allons-y, messires ! hurla le seigneur Geoffroy.

Toute l'assistance se mit en mouvement. On aurait dit le départ d'une grande bataille. Les aboiements des chiens se mêlaient aux cris d'encouragement des cavaliers. Une atmosphère pesante et joyeuse à la fois se répandait à travers les rangs. Au même moment, se dégageait du pelage des chiens, essoufflés et transpirant par leur course effrénée, une légère vapeur blanchâtre. Le maître d'équipage tenait sa meute avec une grande fermeté. D'un seul geste, d'un seul mot, ces grands chiens gascons à la robe quelque peu tachetée de bleu, et au flair hors pair, se calmèrent en un instant. Le jeune Baudouin était fasciné par la maîtrise de ces hommes. Âgé de sept ans à peine, Baudouin crapahutait à bonne distance de la meute et, rapidement, il se retrouva fatigué par cette course intense. Il posa sa main sur un chêne et reprit son souffle. Pierre, perché sur son cheval, passait à cet instant même devant son fils, rougi par la fatigue. Il l'interpella avec la bienveillance d'un père.

— La chasse est une activité d'homme ! lui lança Pierre.

— Père, je voudrais être chasseur quand je serai un homme ! répondit Baudouin.

Son père esquissa un sourire. Les yeux paternels étaient remplis de fierté, mais la pudeur lui interdisait d'en faire état. Il bomba le torse puis fixa intensément son fils.

— Alors, observez et apprenez, mon fils ! lui répondit-il en partant au galop.

Tous ses sens étaient en ébullition : les sons des cors de chasse, les odeurs des chiens, les paysages verdoyants ainsi que les messages codés des chasseurs et des cavaliers. Il voulait tout connaître. Il suivait son père comme un écuyer suit son seigneur. Il grimpait des buttes de terre, sautait par-dessus des fossés, se glissait à travers les fourrés. Pendant sa course, il ne manquait pas de solliciter son père.

— Père, comment les chiens savent où aller ? demanda Baudouin.

— Leur flair ! une simple odeur leur suffit, lui répondit-il.

Raymond, le frère du seigneur de Châteaubriant, avait entendu le bref échange entre le père et le fils. Il regarda Pierre d'un regard méprisant avant de s'adresser à lui.

— Mon cher frère, pouvez-vous rappeler à votre fils qu'il faut se taire pendant une chasse ? Par sa faute, la dernière fois, nous avons perdu la piste ! ajouta-t-il, sarcastique.

— Raymond, mon frère, au même titre que mon fils devrait être plus discret, peut-être gagneriez-vous à être plus aimable à son égard ? ajouta Pierre.

— Vous allez en faire un tiède avec de telles considérations stupides ! lui répondit Raymond.

Pierre, agacé par la remarque, s'élança de nouveau à plein galop. Baudouin, se retrouvant soudainement seul, se sentit gêné par l'altercation. Son regard se porta sur quelques chiens égarés tentant, en vain, de retrouver la trace du cerf.

— Vous voilà bien seuls vous aussi ! murmura Baudouin.

Soudain, une bête s'échappa d'un buisson.

— Regardez ! dit-il à un paysan resté à ses côtés, là-bas, un lièvre !

— Vous avez l'œil vif, mon enfant ! reprit le paysan en souriant. Vous ferez certainement un bon chasseur.

Baudouin lui offrit un sourire de circonstance et retrouva immédiatement la force de reprendre sa course. Il courait sans relâche à travers les moindres recoins de la forêt pour retrouver le groupe. Les aboiements des chiens l'aidaient à se repérer dans ce décor terriblement homogène. Les arbres défilaient à une vitesse vertigineuse. Il ne lui fallut pas longtemps pour retrouver l'équipage. À son arrivée, tous les regards étaient tournés vers la meute de chiens agglutinée autour de l'animal affaibli. Le cerf, freiné par un point d'eau et épuisé par des heures de course, s'allongea tant bien que mal devant les chiens. Un souffle fumant sortait du museau de l'animal. Le maître d'équipage sonna immédiatement l'hallali. Progressivement, les membres de la famille du seigneur et ses invités arrivèrent à quelques pas du cerf. L'instant était comme suspendu. La fraîcheur de cette fin de journée saisit encore les corps des participants. Baudouin se frayait un chemin parmi les nombreuses personnes présentes et s'adressa à son père sans se soucier de la solennité du moment.

— Père, je veux venir avec vous ! cria Baudouin.

— Baudouin ! s'exclama Pierre, restez à l'écart, voulez-vous ? Vous allez finir par donner raison à votre oncle.

Baudouin recula en baissant la tête et se cacha derrière un groupe de paysans. Envahi par la honte, il se mit à pleurer. Deux vieilles femmes le recueillirent dans leurs bras.

— Mon enfant, ressaisissez-vous, ce n'est rien, le consola l'une d'elles, touchée par sa fougue.

— Oui, dit-il en hochant la tête timidement.

Une petite fille aux longs cheveux noirs avait assisté à la scène. Elle était assise sur la souche d'un chêne et portait une petite robe bleue identique au ciel. Elle se leva et s'approcha du jeune garçon. Elle se tenait droite, comme son éducation le lui avait appris, et s'adressa à lui avec une assurance désarmante.

— Je m'appelle Sybille, et vous ?

— Baudouin.

— Je croyais que les chevaliers ne pleuraient pas, lui répondit-elle d'un ton provocant.

— Je ne pleure pas, dit-il en s'essuyant brusquement les yeux. Laissez-moi tranquille !

Baudouin avait été touché dans son amour-propre. Il ne réussissait pas à la regarder dans les yeux. Il tapa du pied machinalement sous le coup de l'énervement. Sybille comprit qu'il ne fallait pas insister.

— Nous jouerons plus tard si vous voulez bien, lui dit-elle en se retirant.

Baudouin la regarda partir en ayant constamment à l'esprit l'audace de sa remarque. Son humiliation fut interrompue par Geoffroy. Le seigneur de Châteaubriant prit la parole en prenant bien soin de se faire entendre de tous.

— Messire André, vous êtes mon invité, je vous laisse servir l'animal.

— Quel honneur vous me faites, cher ami, répondit André.

Geoffroy lui présenta la dague.

— Tenez !

Les villageois, qui suivaient la chasse depuis l'aube, se postèrent discrètement derrière un bosquet, à quelques pas de la scène extraordinaire. Un silence de cathédrale régnait

dans la forêt. Baudouin s'était posté derrière le tronc d'un chêne aussi large que lui. Ses yeux étaient grands ouverts. En un instant, l'animal avait rendu son dernier souffle. Les chasseurs et les seigneurs se mirent autour de Geoffroy au son des cors de chasse. La sonnerie des cors se faisait entendre à l'autre bout du domaine. Geoffroy sonna à son tour. Tout le monde retenait son souffle. Les chiens trépignaient devant leur festin.

— Lâchez ! cria le seigneur Geoffroy.

Les chiens se jetèrent sur l'animal et n'en firent qu'une bouchée. La tension retombée, les conversations allaient bon train.

— Quelle chasse ! s'exclama un paysan devant ses amis.

— Monseigneur Geoffroy est un bon chasseur, c'est évident ! répondit une femme dont les cheveux, trempés par la sueur, envahissaient son visage.

Le seigneur se mit au milieu des participants et leva la main. Aussitôt, la petite assemblée comprit qu'il fallait se taire. Les regards se tournèrent vers lui.

— Chers amis, je vous convie à ma table. Nous festoierons dignement après une si belle journée. Vous aurez tout le loisir de goûter le gibier de mes terres.

Le cortège rentra paisiblement au château. La nuit n'allait pas tarder à tomber sur la contrée bretonne. Un petit vent se leva doucement et rafraîchit les corps épuisés. Baudouin n'en avait pas fini. Il poursuivit désespérément un lapin avec l'espoir de le capturer vivant.

— Baudouin ! s'emporta son père, laissez les animaux de cette forêt tranquilles. Ils ont bien mérité un peu de repos, eux aussi.

— Père, quand pourrai-je chasser ?

— Un jour, mon fils, un jour…

Le temps s'étira doucement. Le seigneur Geoffroy, après un bon repas de légumes et de gibier récemment chassé, invita ses convives à reprendre après lui un petit air breton.

— Mes amis, après bonne ripaille, rien de tel qu'un chant breton pour faciliter la digestion.

Dans la nuit sombre, sur la rive froide,
La mer chante aux hommes pâles.

Un jeune fils part au loin,
Avec la croix et le vent mauvais.

Sa mère pleure près du feu clair,
Son cœur restera dehors, dans la lande.

Dieu guide sa main, Dieu guide sa route,
Qu'il revienne un jour au pays.

Baudouin connaissait presque par cœur les paroles. Il regardait son père chanter avec fierté. Les coupes de vin s'entrechoquaient et les plus audacieux improvisaient une danse. Les ménestrels, debout aux quatre coins de la tablée, reprenaient en chœur les airs bien connus des invités. En peu de temps, les convives regagnèrent leur logis et le domaine du seigneur de Châteaubriant s'endormit paisiblement. Pierre et son fils Baudouin furent les derniers à partir du banquet. Ils quittèrent le château pour regagner le logis familial situé un peu plus loin. Ils chevauchèrent la plaine dans le silence de la nuit avec pour seul bruit le retentissement répétitif des sabots des chevaux sur le chemin. La lumière de la lune les guidait sans discontinuer.

— J'ai froid, père, dit doucement Baudouin.

— Nous arrivons, regardez derrière la colline, là-bas, notre château.

Pierre fixa son fils avec tendresse. Baudouin scrutait loin l'horizon, l'esprit rempli de souvenirs mémorables. Après avoir rentré les chevaux dans l'écurie, Pierre accompagna son fils dans sa chambre et l'embrassa sur le front.

— Passez une bonne nuit, mon fils.

— Père, irai-je un jour au loin avec la croix, comme le dit le chant breton ?

— Un jour certainement, comme l'ont fait vos ancêtres, répondit Pierre.

— Mais je dois savoir me battre ! Quand allez-vous m'apprendre ?

— Quand vous en aurez l'âge, en attendant, un homme doit dormir pour être fort, conclut son père.

Baudouin resta éveillé pendant des heures. Toutes les scènes de la journée se rejouaient dans sa tête. Il finit par s'endormir sous le poids de la fatigue, son épée de bois à la main.